

Plus sombre que le soleil

Guy Perreault

Number 50, Fall 1991

« Écrire dans les murs »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14868ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perreault, G. (1991). Plus sombre que le soleil. *Moebius*, (50), 87–90.

PLUS SOMBRE QUE LE SOLEIL

Guy Perreault

chute vertigineuse je sais du réel les grands fauves qui m'habitent cette fatigue épelant mon nom à chaque coin de rue mais sortir échapper quand la ville prononce ses orémus à la nuit agité d'un bout à l'autre de l'espace incapable d'arracher un seul murmure aux bâtiments le marbre des cathédrales la brique luisante des façades ces usines secouées par le vent pluies incessantes monde d'avant le premier cri démarche claudicante aux contours incertains en quête de pierres inutiles grand fendeur de trouées spectrales du plus banal au plus sordide des éléments la douceur des fumerolles aux flancs des cheminées aptitude à sonder du brouillard aquatinte au gré circonstanciel des saisons si j'éternue entre deux dalles du trottoir tout résiste à une demeure silencieuse

d'innombrables torpeurs investissent nos capitules globuleux d'extase en extase ce sentiment grotesque d'existence le sang te monte à la tête en capitales hachurées dire le vertige que te procure la grande majuscule sensation de la peau comme une pelure d'orange arrachée dans la blondeur des attentes brusque dynamitage de la parole l'univers rejette toute nomination langue coupée bouche de pierre je risque un mot : chute vertigineuse

dans la pierre dont sont faits les monuments dans le marbre
des églises je dors somnolence agitée la brique luisante
après la pluie les stèles funéraires reposant dans l'herbe
fraîche sommeil incomparable la pierre travaillée à toute
heure recouvrant les façades les murs des écoles dans toute
la ville la pierre contre laquelle s'étendre gagner le sommeil
des fleurs de granit dans les bras rêves de jaspe un dernier
rugissement avant de sombrer chute silencieuse stagnation
gagnés par le sommeil gagnés par la pierre mes membres
engourdis paupières lourdes bouche pâteuse s'échappe une
plainte minérale le long des joues

un corps derrière une fenêtre rideaux tirés corps abandonné
au sommeil fenêtre voile transparence enfle une rumeur
remplit son cadre une fenêtre absence parmi d'autres le
monde à sa portée glissant à la surface ses images gouttes
de pluie taches lumineuses transparence opacité pleine du
trottoir d'en face voitures mal garées autant de fictions
vaines fenêtre parlante à travers filtrent les sons une ombre
derrière oreille distraite regard témoin regard absent la
fenêtre accumulant les disparitions de l'ombre scène où
convergent tous les vides espace comblé d'absence

je constate chaque jour davantage ma disparition absence
forcée du monde comparable à des travaux accomplis au
coeur même de l'atome misère des villes privées de nuit

répartis dans l'espace quelques objets l'absence des choses
ainsi de l'essentiel mes souvenirs à l'ombre des murailles
mâchefer maculé de cris visions persistance des images
toute naissance substance de nuit l'univers inscrit dans l'œil
flottant à la surface bleutée soleil répandu sur les murs
enfoncés dans ma mémoire chemins à la renverse jardins
d'enfance usines au croisement des rues spoliés par les
vents rappel des premières tendresses étreintes passées à
travers cette ville ne trouver que l'égarement rien ne persiste
dans l'extase à l'état pur tout communique et s'interpénètre
ce langage reste muet dans les flaques de boue les toits ton
visage l'inaccessible horizon communient

enfantée boueuse jusqu'aux yeux jambes pendantes tout regard suspendu dans l'eau éjectée des fonds de la marée noire une enfance ses apparitions sourdes aux champs de labour souffle répandu sur toutes choses de par la ville l'indifférence avenues débouchant sur autant de carrefours dans mon sang mes volontés contradictoires douce ivresse des rêveries contre l'âpreté des matières onde caressante comme un soupir la détresse la décriré urbaine avec profondes ridules de béton volutes mauves et rosées ton bonheur insouciant qui monte sur les toits s'exhale des murailles graffitiées précipité d'instant je m'endormirai à l'ombre des grands édifices corps fixé entre deux épreuves d'une errance à l'autre voué au parcours des évidences et l'enfance surgie des rochers retourne dans le roc imprimer son silence tout appartient au gérondif ronflant correspond au manque d'exigence d'un triste sommeil entrer dans le rang séduire l'oreiller déjà séduit congédier ses plus beaux songes c'est raturer l'existence

respiration de la pierre poussée haletante des heures de chair dans la brique assemblée en façade je vivrai ce sommeil ces murs détenant tous les songes l'armature des édifices charpente de fer base et fondation le sang circule dans chaque pilier mon visage devanture éclatante lumière filtrant par le châssis vision de verre mirage vitré tours immenses surplombant toute une vie ses ruines son souvenir une ombre aperçue entre deux colonnes obscurité crépusculaire sur le monde labyrinthe déserté enchevêtrement inextricable de ruelles futur site d'enfouissement dédale de voix parcourant les corridors à bout de souffle échos se frappant aux remparts aspérités du sol un chant âpre le roc jusqu'au jour où les pierres ne suggéreront plus rien

(extrait d'un livre à paraître)

